

LA REVUE DE L'ÉCRAN

15^{me} Année
TOUS LES
JEUDIS

N° 500
28 Mai 1942
0 fr. 30



Jimmy GAILLARD, formé à la fantaisiste école du jazz, et **Renée FAURE**, classiquement "de la Comédie Française", forment un couple nouveau dans le film de Jean Boyer "**LE PRINCE CHARMANT**".



Revue de l'Ecran

Samedi dernier, Benno Vigny qu'une forte grippe avait empêché d'être des nôtres plus tôt, vint nous rendre visite, accompagné de René Jeanne. Les membres ne furent pas très nombreux, chassés sans doute par le soleil ou fatigués par l'effort fourni la semaine précédente. La séance fut passionnante et les absents, ont eu tort, encore plus que de coutume.

L'auteur de *Cœurs Brûlés* nous raconta des souvenirs intéressants sur Charlie Chaplin, sur Marlène Dietrich, sur Emil Jannings, sur Karl Anton et sur de nombreuses autres personnalités du cinéma international qu'il eut l'occasion de connaître intimement au cours de ses pérégrinations dans les studios de Vienne, de Berlin, de Paris et d'Hollywood. Les anecdotes qu'il nous conta sur ses rencontres avec Raimu, avec Victor Mac Laglen et Erich von Stroheim, mirent nos membres en grande joie.

Passant aux choses sérieuses, Benno Vigny traça ensuite par comparaison, un tableau assez réconfortant du cinéma français et une vive discussion s'engagea sur la valeur de certains interprètes et de certains auteurs.

©

Notre exposition de « Dessin et Cinéma » s'est terminée à Monte-Carlo. Elle y a obtenu un très grand succès dont toute la presse locale s'est faite l'écho sympathique. Nous en reparlerons encore en cette rubrique pour faire le point.

©

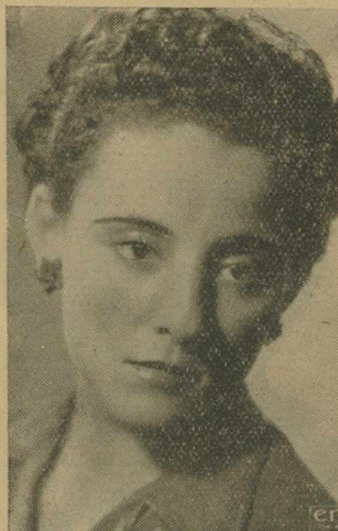
Samedi prochain, 30 mai, Réception-Surprise selon la formule habituelle. Les adhérents sont priés de venir assez tôt, vers 17 h. 30.

NOTRE COUVERTURE

Un confrère annonçait récemment les « débuts » de Jimmy Gaillard à l'écran, nous l'avons relevé du reste. Ce n'est pas bien grave et l'on ne saurait reprocher à un journaliste de ne pas aller au cinéma... Il n'en reste pas moins que l'ex-collégien de Ray Ventura continue sa carrière déjà sérieusement commencée, avec *Prince Charmant*. Il est vrai que les vedettes ont souvent l'habitude de dire « mes vrais débuts » en parlant du premier spectacle, pièce ou film où ils remportèrent un gros et exclusif succès. Comme quoi notre confrère finira bien par avoir raison.

Dans le *Prince Charmant*, Jimmy Gaillard toujours trépidant, toujours dansant, toujours claquettant à tout partenaire Renée Faure, la douce ingénue, la plus jeune sociétaire de la Comédie-Française. Mariage de deux écoles naguère rivales... Comme quoi tout finit par s'arranger. Un jour ou l'autre nous verrons bien un orchestre « swing » sur la scène du premier théâtre français... en attendant et beaucoup plus tôt, nous verrons *Le Prince Charmant* dans les semaines qui vont suivre, sur les principaux écrans de la zone libre.

R. M. A.



Sur scène comme dans sa loge, auprès de ses camarades de tournée et dans sa famille elle vit avec une simplicité qui rend sa présence fort agréable.

Ah ! il ne faut pas chercher chez elle le verbe maniéré, les atours somptueux et des rêves de gloire démesurés ! Elle ne possède que la volonté de bien faire et un passé artistique prometteur.

Tout jeune, elle voulut se risquer sur les planches ; mais ses débuts ne remontent vraiment qu'à sa sortie du Conservatoire de

Nice. Elle avait alors dix-huit ans... et un deuxième prix de comédie dans ses bagages.

— C'était peu, me dit-elle. Aussi, ai-je désiré poursuivre mes études d'artiste et pour cela suivre les cours de Pierrette Caillol. Là, remarquée par Yvan Noé, j'ai commencé à jouer sur scène et devant les caméras. Sur scène, j'ai interprété différents rôles dans *Prenez garde à la peinture*, *Le Chant du Berceau*, *Primrose*, *Andromaque* et enfin dans *Mon Curé chez les Riches* qui me vaut le plaisir de traverser votre belle région.

— Et au cinéma ?

— Devant les caméras, tour à tour j'ai joué des silhouettes dans *Tel père, tel fils*, *Les Hommes sans peur* et *Six petites filles en blanc*. Actuellement, si je devine des contrats à l'horizon, je ne vois rien de plus sûr que la continuation de notre tour de zone libre.

— Combien de temps cela va-t-il durer ?

— Où nous séparerons-nous et quand ? Je ne peux rien préciser, tout dépendra de notre chef et de nos succès. Mais dès notre séparation, je reviendrai à Nice où j'habite et d'où je repartirai peut-être avec de nouveaux compagnons de voyage.

Avec de nouveaux compagnons de voyage, comme avec l'inénarrable Bach, je ne doute pas de l'accueil enthousiaste que trouvera partout, dans ses rondes futures, la charmante Arlette Perretière.

André LAGARDE.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine

Tél. : National 26-82

MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.

Suisse :

Kursaal 25, Montreux :

1 an : 10 frs suisses ; 6 mos : 6 frs ; le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :

1 an : 120 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :

1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille

(Chèques Postaux : A. de MASINI, C. C. 466-62)

Un Climat Favorable...

par RENÉ BIZET

L'autorité dont jouit justement René Bizet en matière de cinéma, comme notre désir de n'ignorer aucune des tendances actuelles nous engageant à publier ici l'éditorial qu'il nous envoie.

Est-ce à dire que cet article corresponde entièrement à nos convictions, à la « ligne » de La Revue de l'Ecran ? Non, nous avons nous-mêmes à dire, à ce sujet, bien des choses qui ne sont pas toutes en parfait accord avec les opinions de notre collaborateur. Nous aurons plaisir à les dire, dans un très prochain numéro.

N. D. L. R.

Il faut bien trouver des excuses à la faiblesse générale de la production cinématographique française. Il est certain que nous sommes capables de mieux faire. Nous avons donné assez de preuves de nos mérites pour qu'il soit besoin d'insister. Sans doute, nos meilleurs metteurs en scène ne sont pas en France. Mais enfin, il reste quelques véritables artistes qui pourraient certainement nous donner de bons films dignes de notre

passé, si le cœur y était et si le climat, comme on dit, le permettait.

Mais reconnaissons que c'est bien difficile aujourd'hui pour un cinéaste qui s'adresse à un grand public de produire une œuvre personnelle. Il est entendu qu'il ne faut plus de films d'un réalisme amer et décourageant ; il est bien entendu qu'il ne faut plus de films aux tendances morbides ; il est entendu qu'il y a des idées et des sentiments qui ne peuvent plus se donner libre cours ; il est entendu...

Je ne dis pas que tout cela ne soit pas parfaitement logique et naturel dans les temps que nous vivons et dont nous ne voyons pas précisément la fin, mais il faut avouer que tant d'interdictions, pour aussi compréhensibles qu'elles soient, ne facilitent pas la tâche d'un metteur en scène qui a un peu de tempérament. J'admire même qu'il y

en ait — avec tempérament ou non — qui se lancent dans de folles entreprises.

Si vous ajoutez à cela que, privés de la vision des productions américaines depuis près de deux ans, le cinéaste va de l'avant avec un bandeau sur les yeux, vous reconnaîtrez que notre cinéma ne peut guère prétendre à garder la place qu'il occupait dans le monde en 1939. Et il en sera de même aussi longtemps que les circonstances ne permettront pas à ceux qui font des films d'avoir l'entière liberté de leurs mouvements.

C'est pourquoi on est injuste à l'égard de notre production qui ne peut pas être meilleure qu'elle n'est. L'absence de concurrence américaine, quoi qu'en aient pensé, jadis ceux qui voulaient interdire la projection des films d'Hollywood sur nos écrans, est et restera une grande cause de faiblesse aussi longtemps qu'elle se prolongera. Je ne doute pas que nos artistes fassent d'excellents dessins animés, mais il ne faut pas oublier qu'ils n'auront pas vu ou qu'ils n'auront fait qu'entrevoir l'avant-dernier Walt Disney, *Fantasia*, qui date déjà de dix-huit mois et qui marque un très grand progrès sur *Blanche-Neige* et même sur *Pinocchio* qui n'est pas venu jusqu'à nous. Comment, dans ces conditions-là, veut-on que nos dessinateurs et nos techniciens fassent des films qui puissent se comparer à ceux qu'ont fait de l'autre côté de l'Atlantique ? Ils auront de grandes qualités, ils seront pleins de bon goût, je n'en doute pas, mais quand nous reverrons les Walt Disney, que dirons-nous ?

On a bien vu le résultat de la politique de la cloche, si je puis dire, en U.R.S.S. ou, en quelques années, un des cinémas les plus puissamment originaux du monde, n'a fait que répéter, en les déformant, ses productions les plus caractéristiques.

Donc, ne gémissons pas. Ne poussons pas de soupirs. N'accusons ni les producteurs, ni les metteurs en scène, ni les scénaristes. Attendons que les événements nous permettent de considérer le problème cinématographique comme il doit l'être, c'est à dire dans un climat normal, et en toute liberté. Soyons justes et patients.



Pinocchio, le héros de Walt Disney que nous n'avons pas vu en France...

SARAH BERNHARDT

et le Cinéma

La Revue de l'Ecran a annoncé qu'Hollywood vient de commencer un film consacré à Sarah Bernhardt. Nouvelle inattendue et somme toute assez surprenante. Qu'y eût-il en effet de cinématographique dans la vie de la créatrice de *L'Aiglon*, de l'interprète préférée de Victorien Sardou? Sans doute cette vie fut-elle faite de beaucoup d'agitation, mais l'agitation est-elle un thème cinématographique et le Cinéma, parce qu'il est l'art du mouvement, a-t-il intérêt même à propos de cette grande voyageuse que fut Sarah Bernhardt, à confondre, une fois de plus, mouvement et agitation? Hollywood, qui fait une consommation déréglée de héros, en est-il réduit à aller chercher ceux dont il a besoin parmi le personnel de son rival le Théâtre? A moins que, en ces heures difficiles, voulant donner aux amateurs des spectacles de l'écran, une leçon d'énergie, le Cinéma américain n'ait pas trouvé de plus bel exemple que la femme énergique entre toutes que fut Sarah Bernhardt, dont on peut bien dire qu'elle ne se laissa détourner du service de l'Art ni par la vieillesse, ni par la maladie, ni par la mutilation et qu'elle mourut vraiment à ce service?

Quoi qu'il en soit, ce faisant, le Cinéma américain nous rappelle l'Académie Française qui, accueillant un buste de Molière dans une des salles où ses membres se réunissent, y inscrit ce vers :

« Rien ne manque à sa gloire, Il manquait à la nôtre. »

Rien ne manque en effet à la gloire de Sarah Bernhardt et l'on peut penser que le Cinéma américain estime qu'elle manque à la sienne, puisque c'est en travaillant pour une firme américaine dont elle avait accepté les propositions, après en avoir dédaigné combien d'autres, que Sarah Bernhardt a rencontré la mort...

Quels ont été les rapports du Cinéma et de celle qu'un poète avait surnommée : « Reine de l'attitude et princesse du geste » ?

Les uns ont prétendu qu'elle méprisait le cinéma, à l'exemple de tant d'acteurs célèbres, notoires ou méconnus. Si cela fut, ce qui n'est pas prouvé, elle, du moins, avait sur tant d'autres contempteurs de la nouvelle forme d'art cette excuse d'aimer vraiment le Théâtre et de savoir ce qu'elle risquait à passer des planches à l'écran. D'au-

tres ont non moins hardiment affirmé que le Cinéma n'avait pas besoin d'elle, que ce qu'elle lui aurait apporté ne valait pas

par
RENÉ JEANNE

qu'il acceptât toutes les exigences auxquelles elle entendait le soumettre avant de lui accorder sa collaboration, et que l'attitude de l'actrice à l'égard du Cinéma était à peu



près celle du renard de la fable en face des raisins : « Ils sont trop verts ».

La vérité, comme toujours, est entre ces deux opinions extrêmes.

Et, d'abord, ce qui est vrai c'est que Sarah Bernhardt n'eut guère de temps à consacrer au Cinéma, prise qu'elle était, à l'époque où le Cinéma commençait à

vivre — c'est à dire aux environs de l'Exposition de 1900 — entre ses rôles, la direction de son Théâtre, les tournées qu'elle faisait (elle en avait toujours pour plusieurs années d'avance), sans oublier les soins qu'elle mettait à entretenir sa publicité, ni les pièces qu'elle écrivait et interprétait elle-même...

Ce qui est vrai aussi, c'est qu'elle avait un esprit bien trop curieux, trop ardemment tourné vers toutes les manifestations artistiques et resté, en dépit de toutes les traverses comme de tous les succès, beaucoup trop jeune, pour ne pas chercher à connaître ce qui se passait dans ces grandes cages de verre qu'étaient alors les studios et quelles satisfactions artistiques on y pouvait rencontrer...

Et la preuve en est que lorsqu'on vint lui proposer de faire revivre sur l'écran un des personnages qui ont le plus sûrement contribué à assurer sa popularité sinon sa célébrité, celui de Marguerite Gautier, elle accepta... Et elle accepta à des conditions que je ne peux reproduire ici, n'ayant pas avec moi le dossier dans lequel figure la photographie de l'engagement qu'elle signa pour cette affaire, mais je peux vous affirmer qu'elles feraient rougir de honte, je ne dis pas Monsieur Raimu ou Fernandel, mais la plus modeste des aspirantes-stars d'aujourd'hui, des conditions qui démontrent — péremptoirement, dirait Pandore — que c'était bien par amour de l'Art et non pour alimenter son compte en banque qu'elle accepta la proposition qui lui était faite.

Ainsi, précédant Nazimova, Norma Talmadge, Greta Garbo, Yvonne Printemps, Sarah Bernhardt fut la première à faire revivre sur l'écran *La Dame aux Camélias*, ce qui est bien naturel, étant donné l'empreinte personnelle que, sur la scène, elle avait imprimée au personnage et l'auréole dont dans d'innombrables esprits elle avait paré cette héroïne. Mais il est juste d'ajouter que, soit parce que le film n'était pas de première qualité — je l'ignore, ne l'ayant pas vu — soit parce que, même pour une Reine du Théâtre, le Cinéma ne faisait pas alors la publicité qu'il prodigue aujourd'hui à la moindre débutante, cette première incursion de Sarah Bernhardt au studio n'ajouta pas grand' chose à la gloire de l'artiste, non plus qu'à l'attrait que l'art naissant exerçait sur le public.

(La fin en page 10)

IMPRESSIONS PARISIENNES

SUR LES CHAMPS - ELYSÉES ...

J'arrive de Paris...

C'est aujourd'hui émouvant et rare comme si on revenait d'un autre monde.

Et si l'on y réfléchit bien, c'est d'un autre monde qu'il s'agit.

Bien entendu j'ai rencontré là-bas beaucoup de camarades, auteurs, metteurs en scène, producteurs. J'ai de bonnes nouvelles à vous donner des uns et des autres... mieux que par une brève carte interzone.

Sur les Champs-Élysées, il y a toujours des gens de cinéma. Il y a évidemment moins de projets ahurissants qu'autrefois. La limitation et le C.O.I.C. ont effrayé les mangeurs de rêves et les vendeurs d'actions de Frouzalalune.

Pourtant, en cherchant bien, on en trouverait encore. Seulement ils sont plus discrets. Ils hantent les antichambres des producteurs autorisés qui se partagent les quarante-deux films à faire.

Il y a aussi de nouveaux producteurs, de nouveaux metteurs en scène, de nouveaux théâtres.

— Pierre Jourdan et Gil Roland dirigent le plus petit théâtre de Paris. Le Studio Monceau a 300 places. Il a joué un an *Jupiter*, de Robert Boissy. Il joue *Trois mois de prison*, de Vildrac. Combien de temps, on ne sait pas encore.

La mode a souri à ces jeunes directeurs.

— G. H. Clouzot, directeur du service des scénarios de la Continental-Films a fait ses débuts d'auteur à l'Athénée. Comme Juvet ne revient pas d'Amérique du Sud, Pierre Fresnay et Yvonne Printemps interprètent cette *Comédie en trois actes* (c'est le titre).

— Raimu ne joue plus *Marius*. Fernandel a fini de tourner *Simplet* et a regagné Marseille. *Prisons sans barreaux* a brûlé au laboratoire G. M. à Billancourt. D'autres négatifs ont subi le même sort, notamment *Soyez les bienvenus* que nous n'avions pas encore vu, et des documentaires de J. K. Raymond-Millet.

— Jean-Michel Renaitour, ancien président de la Commission de la Marine et sous-secrétaire d'Etat, est directeur du Théâtre Saint-Georges. Il fait flotter des unités sûres, comme *Etienne*.

Il compte opérer quelques lancements à la rentrée. Bon vent !

— L'atmosphère parisienne est très alerte. Mais les recettes des théâtres et des cinémas ont baissé en flèche verticale depuis un mois, malgré les prévisions et les statistiques de l'Institut Chéret.

Théophile Pathé, à qui nous devons un livre sur le Cinéma, en sera le réalisateur, sur un scénario de Henry Dupuy-Mazuel.

— La Continental lance de nouveaux metteurs en scène. Il y a G. H. Clouzot,



Cette image tirée de *Prison sans Barreaux* n'est guère encourageante... Ce n'est certes pas le regard glacial de Maximilienne qui aurait enflammé la pellicule...

— On joue la *Jeanne d'Arc* de Schiller à l'Odéon. René Rocher a réalisé une mise en scène sensationnelle et dont on lui tiendra compte.

— La Comédie-Française vit plutôt au ralenti. Alibert joue aux Variétés une revue *Paris-Marseille* (comme c'est facile). Sacha Guitry a quitté la scène de la Madeleine pour tourner un film sur Désirée Clary qui faillit épouser Napoléon. La pièce qui a achevé ses représentations s'appelait *Vive l'Empereur* ! Sacha Guitry rêve sans doute de la Malmaison.

Pour la Radiodiffusion Nationale, Georges Colin met en ondes dans un studio lointain, derrière la gare Montparnasse. Il est calme, souriant et optimiste.

Une grande production se prépare à Paris (entre autres) qui mettra à l'écran Murat, le Roi de Naples. On se demande par quel acteur on fera incarner Murat.

Il y a bien M. Sacha Guitry qui connaît la question, mais consulté, il a décliné tout conseil. Il ne s'intéresse qu'aux empeurs, au minimum.

Cette production n'aura pas besoin de venir sur la Côte d'Azur. Elle ira tourner ses extérieurs à Naples.

déjà nommé, qui va y tater. Il y aussi Fernandel, autre vedette Continental.

D'autres débuts de « réalisateurs » : Pierre Blanchard.

Quant à Pierre Fresnay en lui a, dit-on, déconseillé de mettre en scène les films qu'il interprète. On se bat difficilement en duel avec soi-même. Il n'aurait pas eu sa carte de réalisateur.

Mais ce sont des potins « Champs-Élysées » que je vous rapporte. Il court toujours autant de potins qu'autrefois, vous voyez.

— Edwige Feuillère va jouer *La Tosca* pour l'ouverture de la Renaissance, direction Henri Varna. Quinson aurait vendu le Palais-Royal à Jean de Letraz. Sacha Guitry aurait racheté à Parisys les parts de Robert Trébor dans le Madeleine.

Tout ça de mémoire et pêle-mêle.

Jacques CHABANNES.

LIRE DANS NOTRE
PROCHAIN NUMÉRO
UNE ÉTUDE DÉTAILLÉE SUR
GINGER ROGERS



RAYMOND ROULEAU

chef d'équipe...

écrit une pièce que Charles Dullin avait acceptée : *l'Admirable Visite*. Une pièce curieuse et attachante, où l'on voyait un jeune névrosé acheter un mannequin de cire qui se mettait à lui parler, une pièce bourrée de choses intéressantes et nettement marquée par l'esprit de ce moment (cela date de 1928).

Chacun croyait à la réussite de *l'Admirable Visite* qui allait sans aucun doute marquer le démarrage de Raymond Rouleau, mais les annales de « l'Atelier » enregistrèrent un *four*, immérité du reste et ce fut peut-être ce premier échec qui modifia la carrière de l'auteur.

Néanmoins, à cette époque déjà Rouleau avait « taté » du cinéma. Il fallait s'attendre à ce qu'un esprit chercheur et curieux comme le sien ne laisse pas inexploré un tel terrain. A l'époque du muet, il apparut dans *Idylle à la plage* et dans *l'Argent* (le premier, car il y en eut un autre, plus tard). Puis, il y eut ce que l'on peut considérer comme la grande aventure de sa vie, celle du « Marais ». Rouleau avait quitté Paris et fondé une troupe à Bruxelles, le *Théâtre du Marais*. Il avait recruté des jeunes,



Le marquis soucieux de L'Assassinat du Père Noël...

parfois inexperts, mais tous passionnés de théâtre, il les avait formés, il en avait fait une belle équipe de camarades animés d'un enthousiasme à toute épreuve. Il commença par les faire sérieusement travailler, par leur donner un métier solide, et puis un jour, tous ces inconnus débarquèrent à Paris avec la décision bien ancrée de tailler leur place. Ces inconnus s'appelaient : Jean Servais, Solange Moret, Tania Balachova, Madeleine Ozeray, Lucienne Lemarchand... entre autres. Leur pièce s'appelait *Le Mal de la Jeunesse*, ils n'avaient pas d'argent, ils avaient tout misé dans cette tentative qui, même réussie, n'offrait que peu de chance de les « dépanner ». Elle ne fut pas réussie, elle fut triomphale, ce fut un de ces vastes engouements qui s'emparent périodiquement de la foule parisienne et fait agréer du jour au lendemain les inconnus de la veille. Belle histoire, dont Rouleau aime à se souvenir, plus que de celle de *l'Atelier* qu'il semblait avoir complètement oubliée dans une interview accordée en 1940 à *Ciné-Miroir*. Cette expérience du *Marais*,



C'était un jeune premier bien sympathique dans *Premier Bal* (avec Marie Déa).



... a finalement trouvé le bonheur auprès de la douce et tendre Renée Faure.

Verrons-nous sortir un film « scénarié », dialogué, dirigé, joué, mis en scène par Raymond Rouleau avec adaptation musicale de Raymond Rouleau ? Cela n'a absolument rien d'impossible et Sacha Guitry passera après cela une bien mauvaise nuit.

Mais ce qui est certain, c'est que Rouleau n'essaiera jamais de concurrencer Guitry sur son domaine avec ses mêmes arguments : il eut de tous temps, une trop grande peur du ridicule !

R. M. ARLAUD.

aurait pu faire pressentir l'orientation de Rouleau vers le cinéma, car il avait prouvé son sens de l'équipe et le cinéma est essentiellement travail d'équipe, il devrait même n'être que cela et aurait tout à y gagner. Or, Rouleau équipier eut dès ce jour-là, l'occasion de faire ses preuves ; ce sens à vrai dire se manifeste surtout chez lui quand il est le chef de l'équipe car, si Rouleau est équipier il est plus encore un chef. Peut-être est-ce ce sens de l'autorité qui paraissait devoir l'éloigner de l'écran. En dépit d'un physique de jeune premier, il possédait une certaine morgue : la rudesse des caractères du *Mal de la Jeunesse*, celle des personnages de *Races* qu'il créa quelques années plus tard au théâtre de l'Œuvre ; tous ses premiers rôles, à l'écran, celui du diplomate dans *Vers l'Abîme*, même celui de *Suzanne*.

Le succès n'est pas toujours favorable aux réussites d'équipe, tous les éléments du *Théâtre du Marais*, reçurent des propositions de producteurs. Solange Moret la première refusa... on refuse une fois, mais il est des arguments tentants et quelques années plus tard, à des titres divers, tous ces comédiens étaient vedettes et Rouleau faisait de la mise en scène cinématographique.

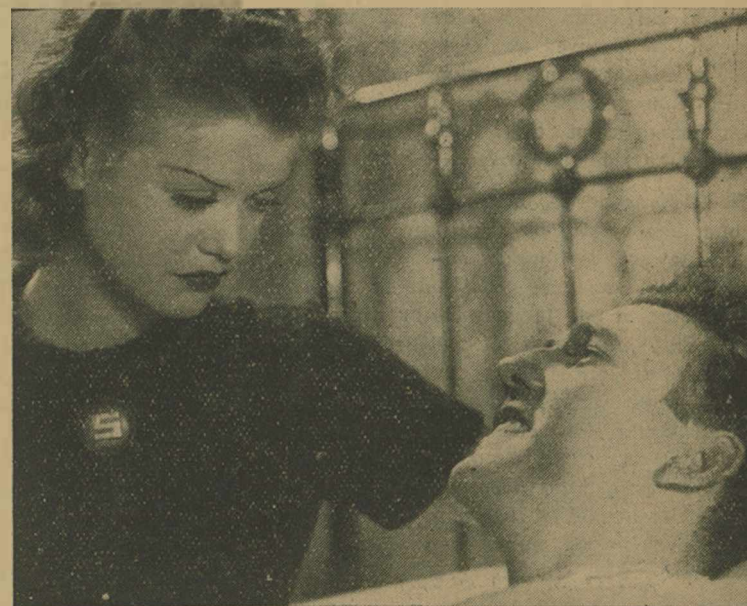
Depuis cette époque, il ne s'est pas départi de cette triple activité, mais il n'écrit plus de pièces, on ne saurait tout faire sans se disperser.

Il fit avec *Rose*, un essai de film en « coopérative ». Tous les comédiens avaient accepté de se grouper autour de lui, de faire le film en copains... et d'être payé plus tard sur les bénéfices du film. Ce fut une aventure de vacances dont chacun garda un souvenir ensoleillé. Les *Beaux jours* où Rouleau jouait sous la direction de Marc Allégret furent aussi une expérience qui, sans être du même ordre, fut du même esprit. C'est peut-être dans ce film que Rouleau, pour la première fois, prouva l'intelligence de ses moyens et l'assouplissement de son jeu. Il créa un personnage étonnant qui lui attira la sympathie des spectateurs et celle

des spectatrices. Rouleau maintenant est en passe de devenir un des beaux garçons les plus en vogue. Ses instincts de chercheur lui ont fait aborder des rôles très divers ; ce qui était morne est devenu sobriété, il s'est risqué jusqu'aux amants romantiques et il est même vraisemblable qu'il s'y engagera assez à fond.

En parallèle, Rouleau, avant la guerre, créait une école et fermait des vedettes comme Corinne Luchaire et Gaby Sylvia qui plus tard devenait sa partenaire dans *Premier Bal*, Rouleau a certes l'âme d'un découvreur ! Il a certes plusieurs âmes et n'a pas fini de nous étonner. Nous le verrons peut-être un de ces jours réapparaître dans un domaine nouveau. Pourquoi l'auteur dramatique de naguère ne se révélerait-il pas scénariste ? ou dialoguiste, ou autre chose encore ? N'a-t-il pas à l'époque héroïque où la vie lui faisait des grimaces, tenu le piano dans des petits cinémas de la banlieue bruxelloise et fait dans ces mêmes années de l'adaptation musicale pour des films ?

Avec Simone Simon dans un film resté mémorable : *Les Beaux Jours*.





LE TOURNOI CINEMATOGRAPHIQUE DE "LA REVUE DE L'ECRAN"

Le premier « Tournoi Cinématographique » de *La Revue de l'Ecran* a eu lieu mercredi 20, en soirée, à l'Eden de La Ciotat. Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler, avant ce premier compte-rendu et afin de n'avoir pas à y revenir, que nous n'avons pas organisé ces tournois avec l'espoir, ni avec l'intention de trouver parmi les candidats de nouvelles vedettes. Nous pensons, et nous écrivons chaque jour dans le « Courrier des Lecteurs » et en d'autres rubriques, que le métier de cinéma est actuellement assez dur et qu'il y a assez de jeunes artistes déjà formés qui attendent leur chance pour laisser trop d'espoir à ceux qui l'abordent sans autre bagage que leurs illusions d'un cœur allégre et d'un pied léger.

Seulement, voilà, à force de répondre la même chose dans ce « Courrier des Lecteurs », nous nous apercevons d'abord, que nous ne décourageons pas les obstinés, ensuite que l'on nous prête le noir dessin de vouloir évincer systématiquement les talents nouveaux.

C'est pourquoi, après le gala d'Aix, organisé par Jacques Daroy, nous avons pensé que l'idée n'était somme toute pas mauvaise de donner aux obstinés la possibilité de tater les difficultés élémentaires du métier d'artiste, de prouver qu'ils peuvent affronter l'intimidant contact d'un metteur en scène, d'un projecteur, d'une caméra... et d'un public. Tout cela, bien entendu en toute impartialité et sans esprit d'obstruction.

C'est donc devant une salle comble et un public déjà certain de s'esbaudir que commence la présentation des tournois par R. M. Arlaud, secrétaire général de *La Revue de l'Ecran*, et par Jacques Daroy des quelques quinze concurrents et concurrentes dont l'âge va de treize à dix-neuf ans. Après cela, Daroy demande à chacun de mimer, isolément, une scène élémentaire : porter un seau, lire une lettre, découper une volaille (toujours imaginaire) exprimer la joie, le dépit. Peu nombreux sont ceux qui semblent se rendre compte qu'un seau pèse lourd, vous déséquilibre et laisse aisément échapp-

per son seau, ou que l'ouverture d'une lettre exige un certain nombre de gestes précis.

La seconde épreuve consistait à lire et à dire une phrase du type : *La chemise de*



Régine Roche, l'émouvante chanteuse qui prêta son concours à notre tournoi.

l'archiduchesse est sèche et archisèche. Nombre de concurrents s'étonnent qu'on pût leur demander pareille chose qui est pourtant le *b, a, ba* des cours de diction. Tous patavèrent ou presque. Enfin, une troisième épreuve consista à faire jouer par deux concurrents à la fois une séquence qu'on leur avait remise à l'avance. Une scène de terreur décida le jury en faveur de Mlle Lisette Arquier, une belle brune de 19 ans et une randonnée en tandem mit en tête du classement masculin M. Emile Santoni qui imite

Fernandel avec une assurance invraisemblable.

Tous deux ainsi que le jeune Pierre Matter (13 ans) qui chante et imite Tino Rossi, furent filmés le lendemain sur une plage. Leur « bout d'essai » développé sera prochainement projeté à l'Eden et leur sera ensuite remis comme témoignage de leurs possibilités.

On ne peut dire que le jury couronna des espoirs cinématographiques, mais seulement sanctionna l'avance de deux concurrents qui avaient fait un élémentaire effort de présentation et de préparation.

Pour tous les autres et même pour eux (partiellement) le malentendu subsiste. On provoquerait l'indignation de tout ce jeune monde si on lui disait que l'on peut se présenter à un concours de danses sans avoir appris à danser, à un « premier pas » cycliste, sans savoir monter à bicyclette, à un critérium de boxe sans « faire le poids de sa catégorie ». Mais il imagine très bien que l'on peut prouver des dispositions cinématographiques sans avoir une certaine ligne, sans avoir fait un certain effort de toilette, sans avoir appris à parler et à marcher. Peut-on espérer qu'une bonne part des concurrents de l'autre soir — en admettant qu'ils ne fussent pas venus seulement pour s'amuser et nous amuser, ce à quoi ils parvinrent — aient compris que la plus belle page et la plus aisée des fonctions cinématographiques est celle de spectateur ?

Le public du reste fut celui qui tint le mieux son rôle, il sut s'amuser sans chahuter, eut des réactions justes, laissa courir à chacun sa chance et ne chicana pas le choix du jury.

Pour compléter et varier ce spectacle la belle artiste Régine Roche se produisit dans ses dernières créations, notre ami Ardisson raconta des histoires et chanta des chansons pour la plupart « d'actualité » et Anne Hemery dit deux émouvants poèmes de prisonniers. La salle fit à tous trois une longue ovation.

Le Jury était composé du grand artiste Edouard Delmont, qui put une fois de plus mesurer ce soir-là sa popularité, du metteur en scène et du dessinateur Maurice Cam, du directeur de *La Revue de l'Ecran*, André de

(la fin en page 10)



PÉCHÉS DE JEUNESSE.

A vouloir trop moraliser on arrive parfois à de curieux résultats. C'est ainsi que nous assistons à l'histoire de ce vieux garçon qui sentant tardivement se décrocher en lui un imprévu sentiment paternel, part à travers le monde — à travers Paris plus exactement — à la recherche de progéniture semée au hasard de la vie et des aventures et dont il ne s'était que fort peu soucié jusqu'à ce moment. Croissez et multipliez, est-il dit, Dieu y retrouvera toujours les siens. A défaut, M. Lacalade trouvera bien un fils dont il n'aura pas à rougir, doté d'une mère tout à fait convenable et sortable, la morale sera sauve et grandie, le film finira bien. Il est évident que si M. Lacalade avait gardé tous ses enfants autour de lui, sa vie eut été compliquée et heureuse, mais Tourneur n'aurait pas pu faire son film. Il l'a fait, il l'a même fort bien fait, avec une adresse que nous n'avons aucune raison de lui dénier.

Son histoire démarre même très bien. Cette anecdote de naissance, de père (ou d'oncle) attendrissant de maladresses et de soins naïfs et ridicules, nous l'avons déjà vue bien souvent, nous avons vu bien des barbons apporter au nouveau-né le cheval mécanique, le ballon de foot-ball et le train électrique... Tourneur a su la renouveler, lui donner une forme aimable, cela se voit avec plaisir. Après cette introduction, l'action s'engage sur le principe des sketches successifs. Selon les règles de ce jeu, il y a une certaine irrégularité dans la qualité. Certains morceaux sont excellents, d'autres plus fastidieux. D'ailleurs, le metteur en scène a résolument renoncé à tous ses arguments, à tous ses atouts pour miser sur deux seuls : Harry Baur et les enfants.

Harry Baur dont nous avons eu souvent à souligner les exagérations retrouve ici une simplicité sympathique. Il évite les gros effets, il se contente des éléments qui, pour être moins savants, n'en touchent que plus. Il est certain qu'Harry Baur est un grand bonhomme, peut-être un des plus grands que nous possédions dans son emploi, pourquoi faut-il qu'il se donne si souvent tant de mal pour nous le faire oublier ?

A ses côtés, il y a les gosses et ça, c'est gagné d'avance lorsque l'on évite l'enfant-prodige. Or, les leçons de Christian Jaque semblent avoir porté, jamais on n'a vu tant

d'enfants dans les cinémas français, jamais ils n'ont atteint à un point aussi parfait l'anonymat et aussi la perfection. Certes, nous retrouvons dans *Péchés de Jeunesse*, l'équipe de *l'Assassinat du Père Noël* et de *Nous les Gosses*, voire de *l'Enfer des Anges*; nous les reconnaissons au passage sans en identifier aucun et c'est très bien ainsi car le jour où nous pourrions citer le nom d'un de ces acteurs en herbe, on pourra parier à coup sûr que ce sera un nom perdu pour le cinéma.

Les autres ne sont que comparses, Lise Delamare a une jolie effacée, Jeanne Fuisier-Gir est drôle à sa manière, toujours la même, Larquey est agréable à retrouver, c'est un vieux copain que l'on ne voudrait pas perdre de vue. Enfin *Péchés de Jeunesse* sera mis au crédit de Maurice Tourneur lorsqu'il faudra qu'il rende compte de ses œuvres.

R. M. ARLAUD.

FOLIES NOCTURNES.

Quand vous saurez, si vous ne l'avez déjà deviné que toute l'histoire tient dans un théâtre et deux ou trois boîtes de nuit, quand on vous aura dit que l'on y chante, que l'on

y boit et que nous sommes le 31 décembre 1899, vous posséderez un maximum de renseignements sur ce film, qui est au demeurant assez agréable. Il procède de la formule « pétillante comme du champagne » qui ne donne pas nécessairement et à coup sûr des chefs-d'œuvre. Voici en deux mots le prétexte de ces folies :

Véra Vandler, célèbre chanteuse d'opéra, a des ennuis avec la censure. L'opéra *Madame la Lune* ne sera créé ce soir de réveillon, qu'après modification des costumes jugés trop succints. La belle Véra donne quelques coups de téléphone à droite et à gauche, obtient de son très cher ami le président Ludecke les autorisations nécessaires et le rideau se lève à l'heure dite devant le tout Berlin de l'époque. Dans la salle et dans la même loge, Ludecke, et son ami Klinger discutent à voix basse, mais assez violemment. Car l'ami de Véra Vandler n'a rien trouvé de mieux pour ne pas se compromettre, que de faire croire aux autorités de la ville que Klinger est fou de Véra et que c'est bien pour lui faire plaisir qu'on a autorisé cette représentation. Mais Klinger a une fiancée qui s'estime mortellement offensée... Et c'est le départ de quelques aventures, de quelques disputes, de quelques mariages.

Tout ce qu'on peut reprocher aux acteurs, c'est de s'amuser sous nos yeux avec autant d'insolence et sans nous donner le moyen de les imiter. La réalisation de Théo Lingen est d'une honnêteté luxueuse et l'interprétation qui comprend Lizzi Waldmuller, Irène Meyendorff, Karl Schonbock et Théo Lingen, Georg Alexander, s'en donne, je vous l'ai déjà dit, à cœur joie. Et ma foi, si vous n'êtes pas envieux...

G. G.



La pétillante Lizzi Waldmuller, dans *Folies Nocturnes*.

SARAH BERNHARDT et le Cinéma

(Suite de la page 4)

La seconde infidélité faite au Théâtre par la fameuse comédienne au profit du Cinéma eut lieu à peu près à la même époque. Elle fut provoquée par un des premiers comédiens venus du Théâtre au Cinéma, Henri Desfontaines qui, sans cesser d'appartenir à la troupe du Théâtre Antoine où il avait fait des créations intéressantes, s'était lancé dans la mise en scène cinématographique.

Sarah Bernhardt venait de créer sur la scène de son Théâtre de la Place du Châtelet, une *Elisabeth d'Angleterre*, qui n'avait avec *La Femme sans hommes* jouée par Germaine Dermo sur la scène du Vieux-Colombier, il y a six ou sept ans et, partant avec la vérité historique, que des rapports assez lointains, mais à laquelle son prestige personnel conférait un intérêt qui n'était peut-être pas indiscutable, mais que Desfontaines jugea suffisant pour attirer la foule devant les écrans. Il offrit à Sarah Bernhardt de transporter le personnage royal de la scène à l'écran. Sarah accepta. Le film, qui ne valait pas plus qu'un quelconque des films nés à la même époque, n'eut pas plus de succès qu'eux, du moins sur les écrans français, mais ayant eu la chance de franchir l'Atlantique il remporta sur les écrans américains un véritable triomphe, révélant non seulement à la foule une célébrité dont elle avait entendu parler mais que seuls connaissaient les privilégiés des grandes villes fréquentant les salles de Théâtre, habituées à héberger les tournées venues d'Europe, mais encore — ce qui est plus important — aux producteurs de films un genre de production qu'ils ignoraient encore : le film historique. Ainsi, si le Cinéma américain a possédé un Griffith et un C. B. de Mille — *La naissance d'une nation* et *Les Croisades* — c'est à Sarah Bernhardt qu'il le doit.

Après cela des années passent sans que Sarah Bernhardt mette les pieds au studio. C'est la guerre qui l'y ramène.

Sarah Bernhardt était allée plusieurs fois participer à des représentations du « Théâtre aux Armées » et touchée par le simple héroïsme des combattants, elle s'était attristée de son impuissance. Que faire pour eux ? Les distraire ? Oui, sans doute. Mais ne vaudrait-il pas mieux encore faire connaître la grandeur de leur rôle et de leurs sentiments ?

C'est de ce désir, de cette ambition que naquit le film *Mères Françaises*, dont Jean

Richpin écrivit le scénario, dont Louis Mercanton dirigea la mise en scène et dont elle tint le rôle principal, avec pour partenaire Gabriel Signoret.

Et de nouveau des années passent. Se souvenant du succès remporté par *Elisabeth d'Angleterre*, désireuses aussi de monnayer ce succès non moins que la réputation d'une des plus fameuses — sinon de la plus fa-



Bette Davis doit incarner la grande Sarah Bernhardt à l'écran américain.

meuse — comédiennes du monde et de faire servir cette réputation à la plus grande gloire du cinéma américain, les firmes américaines font à Sarah Bernhardt proposition sur proposition, mais la grande artiste est malade, elle n'a plus en ses forces la confiance qui lui serait nécessaire pour se lancer dans une entreprise dont ses amis, loin de les lui dissimuler, lui exagèrent plutôt les fatigues et les risques. Ces propositions, elle les rejette donc. Et puis, poussée sans doute par un de ces besoins d'argent qui, toute sa vie durant, la harcelèrent, elle accepte de tourner un film, *La Voyante*. Elle accepte parce qu'elle y aura un rôle pour lequel elle n'aura pas à bouger de son fauteuil — on vient de lui couper une jambe et pour jouer *Athalie* elle se fait apporter sur scène en lit — et aussi sans doute parce que le metteur en

scène de ce film sera Louis Mercanton qu'elle connaît et pour qui elle a de l'amitié.

Le travail commence et très vite on craint qu'il ne puisse être mené à son terme. L'état de santé de Sarah Bernhardt s'aggrave. Il s'aggrave tellement que Mercanton décide de renoncer au travail en studio. C'est le studio que l'artiste possède dans son hôtel du Boulevard Pereire qui abritera les prises de vues. Les appareils d'enregistrement et d'éclairage y sont transportés et l'on travaille avec la fièvre de gens qui, à chaque minute de la journée, se disent que le lendemain tout travail sera peut-être rendu impossible par l'absence de celle sur qui repose toute l'affaire et avec les scrupules et les remords de gens qui se reprochent d'aggraver encore par leurs exigences, le mal de celle de qui ils ne peuvent se passer.

Enfin le film est terminé. Il était temps : quelques jours plus tard, Sarah Bernhardt meurt.

Le film qu'entreprend Hollywood montrera-t-il ce dernier épisode de la vie de Sarah Bernhardt, vie toute de travail et de foi en l'Art ? Il pourrait difficilement en trouver de plus dramatique, de plus émouvant à condition que la simplicité en soit respectée. Et la grande comédienne qu'est Bette Davis, à qui a été confiée sans qu'on voie très exactement les raisons de ce choix, la lourde charge de faire revivre un personnage qui semble de prime abord mieux fait pour une Greta Garbo — y aurait une magnifique occasion de déployer son talent, son autorité, son humanité et son art de la composition, car, ne l'oublions pas, Sarah Bernhardt, qui n'avait pas vingt ans quand elle créa *Le Passant* de François Coppée dont Hollywood tiendra bien probablement à nous montrer la première représentation à l'Odéon, n'est morte qu'à quatre-vingts ans passés.

René JEANNE.

LE TOURNOI CINÉMATOGRAPHIQUE

DE "LA REVUE DE L'ÉCRAN"

(Suite de la page 8)

Masini, de diverses personnalités artistiques ciotadiennes (du moins je crois bien que c'est ainsi que ça se dit) ainsi que de trois membres du public désignés par tirage au sort.

Les tournois cinématographiques, assurés de la faveur des candidats et des spectateurs, vont sans doute se poursuivre bientôt en d'autres villes. Souhaitons leur une aussi grande faveur qu'à La Ciotat et si ce n'est pas trop demander une moins décevante participation.

J. V.



NOUVELLES DE PARTOUT

— Denise Rose vient d'être engagée à la Comédie Française.

— On annonce le décès de la jeune comédienne Marie-Louise Delby.

— Paul Mesnier a donné le premier tour de manivelle de *Patricia*, scénario de Pierre Heuzé, avec Louise Leduc, Alerte, Gabrielle Dorziat, Maurice Escande, Aimé Clariond, Georges Grey, Jean Servais, etc.

— Voici la distribution complète de *A la Belle Fregate* que réalise actuellement Albert Valentin : René Lefèvre, René Dary, Michèle Alfa, Carotte, Aimos, Azais, Suzanne Dantès, Henri Nassiet, Jean Rigaux, Milla Parély, Genin, Sylvette Sauré, Paul Ollivier et Geneviève Beau.

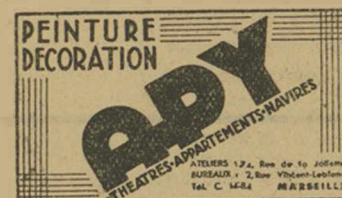
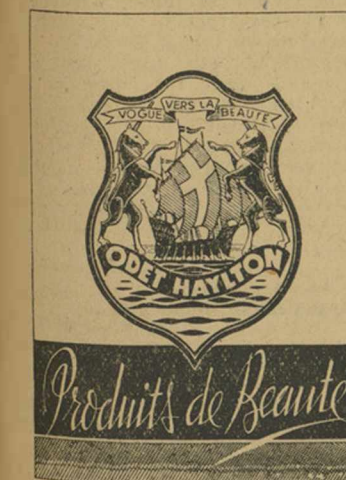
— La section du film documentaire et culturel de la Chambre Internationale du Film s'est réunie à Florence sous la présidence de M. Augusto Fantochi, président de l'Institut National Luce.

— Léon Poirier a abandonné la réalisation de *La Grande Espérance*. Il réalisera un autre grand film pour la Société Gaumont.

— Le Nouveau Casino de Nice va bientôt présenter *Carton-Pâte*, la pièce de Robert Beauvais et Pierre Brive, que vont interpréter Gisèle Parry, Jean Wall, Jim Gerald, Jacques Tarride et Paul Barré.

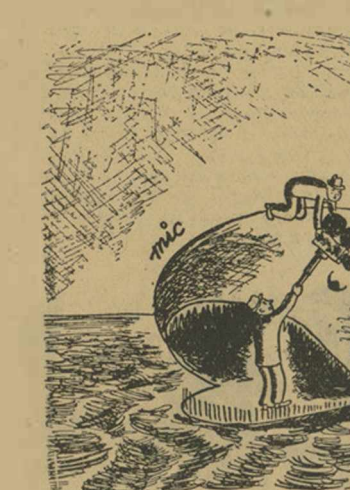
— Au cours d'une tournée en Afrique du Nord, Alice Field, Chikry-Rev, Jacques Berlioz et André Burdère vont jouer le *Procès* de Mary Dugan.

Livre d'Or de l'Activité Française dans le cadre de la Reconstruction Nationale
LE GUIDE PROFESSIONNEL
DES PROVINCES FRANÇAISES
REGROUPEMENT DES PROFESSIONNELS PAR RÉGIONS
Editions « Ere Nouvelle » :
21, AVENUE VICTOR HUGO, PARIS
Province: 11, RUE PISANÇON
Tél.: D. 70-91, MARSEILLE



— Roger Duchesne, Ginette Lelièvre, Charpin, Tramel, Andrex et Paul Ollivier viendront tourner à Nice *Le Mistral* de Jacques Carton qui réalise Jacques Houssin. Les prises de vues commenceront le 25 juin.

— On a célébré à Paris, en l'église de Saint Philippe du Roule, le mariage de Michèle Alfa avec Paul Meurisse.



— A présent, on va tourner les extérieurs... (Dessin de Mir)

Georges GOIFFON et WARET
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISES DANS LES CESSIONS DE CINÉMAS

L'EXPOSITION "DESSIN ET CINÉMA"

a connu un gros succès
à MONTE-CARLO

Pour l'organisation de la première exposition internationale « Dessin et Cinéma » l'Office National du Tourisme et de la Propagande de Monaco a mis son hall lumineux à la disposition de notre « Ciné Club ».

Sur de clairs panneaux ont été accrochés quelque cent vingt dessins, aquarelles ou gouaches, dont les sujets ont été directement inspirés par les vedettes, les studios, les cinéastes, les salles de spectacle et le public et dont les légendes, en majorité fort spirituelles, dénotent chez leurs auteurs un sens développé de l'humour, sous ses formes les plus inattendues.

Il y a parmi les exposants des dessinateurs et des coloristes, des caricaturistes et des poètes, des fervents du trait de crayon robuste et appuyé et des adeptes du coup de plume fin et délié. Tous ont quelque chose à dire, quelque raillerie à décocher, quelque drôlerie à mettre en relief et ils s'expriment selon leurs personnalités, dont les analogies et les différences constituent le charme de l'exposition. Nous ne reviendrons pas sur les mérites de chacun, mérites dont a longuement parlé Georges H. Galle.

Dans l'ensemble, cette exposition est des plus réussies. Le public l'a prouvé en lui faisant fête. Des milliers de personnes ont déjà défilé devant les petits souvenirs suspendus aux panneaux de bois de l'Office National du Tourisme. Les amateurs de cinéma et les autres ne sont déridés devant les trouvailles de nos dessinateurs humoristes. De nombreuses ventes ont eu lieu. On ne peut que souhaiter que l'an prochain, la participation des exposants soit plus importante encore et d'autant plus intéressante.

Jean DANIEL.

LE BANC DE BLANCHETTE BRUNOY

La vie parisienne actuelle est pleine de charmants petits événements inattendus, à en croire Candide qui raconte :

« Blanchette Brunoy joue, chaque soir, au théâtre de l'Œuvre, Robert Hommet en fait autant à la Porte-Saint-Martin. Ils habitent aux environs de la place Malesherbes ; alors, ils ont fait choix de la station « Villiers » comme point de jonction. Mais Blanchette Brunoy arrive, en général, la première et ses camarades de théâtre se font un devoir de lui tenir compagnie. Puis, d'autres amis appartenant à d'autres théâtres, dont c'était la gare de changement, vinrent s'ajouter au petit groupe. Bref, c'est devenu une tradition. Blanchette Brunoy a fait choix d'un banc, toujours le même, contre le distributeur de chocolat, où, hélas ! il n'y a pas de chocolat et, chaque soir, vers 10 heures un quart, une petite parlotte s'organise, un coin de la station « Villiers » devient, pour quelques instants, une petite potinière très parisienne. »

UNE GRANDE PREMIERE A GENEVE.

UNE FEMME DISPARAIT

C'est une grande première mondiale qui vient d'avoir lieu à Genève. Dans la salle de l'A.B.C., archi-comble, vedettes, metteur en scène, producteurs, critiques, sont venus assister à la sortie du dernier film de Jacques Feyder entièrement tourné en Suisse : *Une femme disparaît*.

Une fois de plus, il faut tirer un grand coup de chapeau à Jacques Feyder qui d'un scénario fort curieux, puisqu'il fait se dérouler somme toutes quatre histoires en une seule, a tiré un très beau film, un film qui fait honneur au réalisateur, aux techniciens, et aux interprètes.

A la tête de la distribution, nous trouvons Françoise Rosay, qui se montre sous quatre aspects très différents les uns des autres. Grande actrice, servante de la montagne, directrice de pensionnat, femme de pêcheur tessinois, la grande vedette française con-

quiert une fois de plus le public et donne à nouveau la pleine mesure de son immense talent.

Auprès d'elle, évoluent Florence Lynn, Claude Dauphin, Henry Guisol, Jean Nohain, du côté français et, du côté suisse Yva Bella et Daniel Fillon. Les acteurs suisses ont une très rude partie à défendre, mais ils auront certainement beaucoup appris sous la direction de Jacques Feyder.

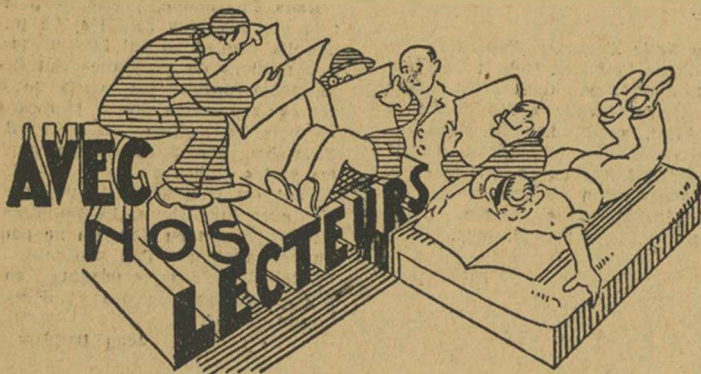
Le grand metteur en scène français a tenu en réalisant *Une femme disparaît*, à servir non seulement des acteurs, mais encore des techniciens suisses.

Ceux-ci auront sans aucun doute mesuré toute la chance qu'ils avaient d'être dirigés par celui qui demeure un maître du cinéma international et ils en auront certainement profité pour compléter leurs connaissances.

Après le spectacle, une brillante réception eut lieu au bar de l'A.B.C. où étaient réunis les interprètes, le metteur en scène, journalistes et autres personnalités du monde du cinéma.

Chacun put dire ainsi tout le bien qu'il pensait de cette collaboration franco-suisse dans le domaine du cinéma. Nous avons dit dans ces colonnes, à maintes reprises, combien nous souhaitions voir cette collaboration se développer et nous n'en sommes donc que plus à notre aise pour féliciter M. Louis Guyot, directeur de la D. F. G., de l'effort qu'il a ainsi tenté. Il en est aujourd'hui bien récompensé, puisque sa hardiesse, son audace aussi le conduisent tout droit au succès.

Charles DUCARRE.



René M. à Marseille. — Votre lettre est fort raisonnable et mériterait d'être citée en exemple à beaucoup de vos aînés que grise le mirage des « vedettes ». Nous croyons qu'il ne peut être qu'excellent pour vous d'apprendre un métier. Vous y verrez des choses nouvelles, cela vous aidera à mieux comprendre la vie, même si vous ne devez pas continuer dans cette partie. Si vraiment votre désir est solide, s'il tient à l'épreuve du temps, si, comme vous le dites vous-même, vous n'en changez pas comme de chemises, vous ne devez absolument pas renoncer à votre espoir. Seulement être metteur en scène est un métier qui demande une certaine maturité. Il vous faut attendre au moins trois ou quatre ans pour simplement commencer à l'apprendre. D'ici là on peut espérer que les écoles techniques ac-

tuellement en formation seront en pleine activité et faciliteront l'abord de la profession. Si tel ne devait pas être le cas, vous pourriez faire une sorte d'apprentissage dans des studios, suivre la filière qui mène à la mise en scène. Le fait d'avoir malgré tout un bon métier dans les mains ne vous nuira pas, bien au contraire ! D'ailleurs, venez nous voir à l'occasion, si vous avez besoin de détails plus précis, ou de conseils.

Quant à votre seconde question : Oui, le « clipper » arrive vraiment, mais il n'apporte que du courrier. Depuis la guerre, on ne reçoit plus de films américains en France. Par contre certains pays, comme la Suisse, par exemple continuent à recevoir assez régulièrement la production d'outre-atlantique.

Raymonde S. à Alger. — Nous avons transmis votre lettre à Louis Jourdan. Pour Danielle Darrieux, une carte Interzone seulement. Pour les artistes américains, il faut des coupons-réponse ou bien des timbres français.

Luce B. à Marseille. — Nous répetons pour la millième fois que pour écrire aux artistes américains, il faut nous envoyer les lettres affranchies à 4 francs. Nous complétons nous-mêmes les adresses. Nous ne pouvons pas garantir les réponses, car cela dépend de mille circonstances, comme transports, catastrophes, torpillages, accidents, etc. Il y a très peu de chance de voir Autant en emporte le vent.

G. B. à Toulon. — Veuillez faire un essai; nous vous en remercions d'avance.

Georges D. à Beaupuy. — Le nécessaire a été fait pour votre abonnement et pour la lettre à Janine Darcey. Pour Danielle Darrieux, on peut écrire par carte Interzone. Pour les artistes américains, voyez plus haut. Gisèle Pascal a l'âge qu'elle... semble avoir. Elle tourne dans *La Belle Aventure* sous la direction de Marc Allégret. Elle jouera aussi au Théâtre des Célestins à Lyon.

le quart PESTRIN

(Eau Pehllante)

dans tous les Cafés

Janette P. à Mâcon. — La photo a été envoyée. Nous avons publié une photo de Jean Nohain avec Henry Guisol dans notre numéro du 14 mai. Nous reparlerons de lui quand il aura fait quelque chose de plus important au cinéma.

Lucien B. à Lapalisse. — Nous vous envoyons une notice qui vous expliquera toutes les formalités à remplir pour faire partie du Ciné-Club.

Germaine A. à Mostaganem. — Annie Ducaux se trouve à Paris. Elle ne tourne pas en ce moment. Elle est mariée avec M. Ernest Rupp industriel, qui est aussi co-producteur de films. Les principaux rôles d'Annie Ducaux ont été dans *Cessez le Feu!*, *Un homme de trop à bord*, *Les Filles du Rhône*, *Prison sans Barreaux*, *Confit*, *Un grand amour de Beethoven*, *L'Homme du Niger*, *Tempête*, *La Vierge Folle*. Elle vient de terminer *Dernière Aventure*.

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

Le Gérant: A. DE MARINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

CHIRURGIEN-DENTISTE

2 Rue de la Harpe

Prix modérés

Réparations en 3 heures

Travaux Or-Acier-Vulcanite

Assurances Sociales

84 RUE DE ROME
ANGLE RUE MONTGRAND

VENTE
TOUS BIJOUX
BRILLANT, ARGENTERIE, ORFÈVRE
MORLOGERIE **DAVOS**
(au 1er R. Montgrand) 84 RUE DE ROME
MARSEILLE